

# Tiempo continuo y tiempo discontinuo Progreso y *événement* en el pensamiento de Péguy

Rien n'est mystérieux que... l'événement.

## INTRODUCCIÓN

En 1910, en carta a su amigo Joseph Lotte, escribe Péguy: "J'ai hâte de sortir de ce fratras du monde moderne"<sup>1</sup>. Y es que, desde 1905, lleva entre manos un casi ininterrumpido combate contra el mundo moderno. Casi todos sus escritos, desde 1905 hasta 1910, son una lúcida y profunda crítica al mundo moderno.

Un año antes, en junio de 1909, Péguy inscribe los temas de las dos tesis para el doctorado en filosofía y letras. Sus títulos son: para *la grande thèse*, "De la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne"; para *la petite thèse*: "Etudes et recherches sur les arts et métiers de la typographie"<sup>2</sup>.

De manera que parece que Péguy pensaba recopilar sus textos de reflexión y crítica del mundo moderno, para convertirlos en material de una tesis de doctorado. Estos son los textos:

1. "De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes"(1906).
2. "De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne" (1906).
3. "De la situation faite à l'histoire et à la sociologie [y] De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne" (1907).

---

1. Cit. en P. DUPLOYE, *La religion de Péguy* (Paris, 1965), p. 65.

2. *Oeuvres en prose de Ch. Péguy*, A (Gallimard, Paris, 1959), pp. 1555 y 1556.

4. “De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle” (1907).

5. “Un poète l’a dit...” (1907 o principios de 1908). Parece continuación del anterior.

6. “La thèse” (1909-1910).

A estos textos habría que añadir los tres siguientes, que les son anteriores y anticipan sus temas:

1. “Zangwill” (1904). Este *Cahier* publica la narración de Israel Zangwill, *Chad Gadia!* Y Péguy la presenta con un texto de más de sesenta páginas.

2. “Esprit de système” (1905).

3. “Brunetière” (1906).

La palabra “situación” requiere una explicación. Se ha dicho que en estos textos, Péguy construye una verdadera *lógica de la ciencia*<sup>3</sup>, es decir, investiga su situación en el campo del saber, para denunciar sus intromisiones abusivas en el campo de las ciencias humanas o humanidades.

Dos son las críticas de Péguy al mundo moderno. Primera, el mito del progreso continuo y asegurado. Segunda, en el campo intelectual (su bestia negra, “le parti intellectuel”), la aplicación del método de las ciencias de la naturaleza a las ciencias del espíritu<sup>4</sup>. En una palabra, el mundo moderno es el mundo de lo material, de lo cuantitativo.

Péguy opone a este mundo moderno de la cantidad el mundo antiguo y cristiano de la cualidad: los héroes y los santos.

Dejando para otra ocasión la exposición de la segunda crítica (el cientifismo y positivismo del mundo moderno), dedicaré estas páginas a exponer la primera. Al mito del progreso, Péguy opone una concepción peculiar (cristiana) del tiempo, definido por la discontinuidad, “l’événement”, la precariedad y la esperanza.

## LOS TEXTOS

Los textos fundamentales para conocer la concepción peguiana del tiempo son dos: *La Situation III* o *Bar-Cochebas* y *Un poète l’a dit...*

### I. BAR-COCHEBAS<sup>5</sup>

El *Cahier* del 3 de febrero de 1907 publicaba una narración de los hermanos Tharaud titulada *Bar-Cochebas*. A continuación, en el mismo *Cahier*, publicaba Péguy la tercera situación con el título indicado arriba: *De la situation faite à l’histoire et à la sociologie...* Para abreviar, Péguy, en textos posteriores, siempre se referirá a esta situación simplemente con el nombre de *Bar Cochebas*.

3. P. DUPLOYE, Op. Cit., p. 523.

4. Una tercera crítica al mundo moderno, constantemente presente en la obra de Péguy, es el culto al dinero (*l’argent*) como valor único y supremo.

5. *Oeuvres*, A, pp. 1079-1111.

En este texto, sostiene Péguy que el mundo moderno posee su metafísica, una metafísica latente, oculta. “Il y a une thèse métaphysique du parti intellectuel dans le monde moderne”(1083). Péguy se propone, primero, explicitar y exponer esta *thèse* metafísica del mundo moderno, para, después, exponer su propia *antithèse*, su propia metafísica.

### 1. La tesis del mundo moderno

La tesis metafísica del mundo moderno es el progreso. El mundo moderno piensa que las metafísicas progresan como las físicas, como las ciencias<sup>6</sup>. Este es su error. “Ce n’est pas entendre ce que parler veut dire que de s’imaginer qu’il y aurait une espèce de succession des métaphysiques, une tradition, une transmission linéaire, un progrès, un perfectionnement linéaire des métaphysiques”(1092).

Este progreso se concibe de dos maneras. “Ou bien [chaque métaphysique] anéantirait chaque métaphysique précédente ou bien utiliserait chaque métaphysique précédente, l’utiliserait ou s’en nourrissant, l’épuiserait pour asseoir dessus cette nouvelle métaphysique, laquelle nouvelle tiendrait la place et régnerait souverainement comme définitive jusqu’au jour où sa suivante de semaine à son tour la traiterait très exactement comme elle-même aurait traité sa précédente” (1092).

Estas dos maneras de concebir el progreso de las metafísicas no son más que dos maneras de decir la misma cosa, la misma palabra, “[le] mot qui à chaque fois leur emplit la cavité buccale: que chaque métaphysique précédente est *dépassée* par la métaphysique suivante”(1093).

### 2. La tesis de Péguy

On ne dépasse jamais une grande philosophie,  
pas plus qu’on ne dépasse une grande poétique  
ou une grande statuaire.

(A) Primero, lo que niega. Según Péguy, entre las metafísicas, no hay ni *dépassement*, ni *remplacement*, ni *répétition*.

#### 1. No hay *dépassement*

“Il n’y a, malheureusement pour eux, rien dans la réalité qui corresponde à un *dépassement* de métaphysiques. Les grandes métaphysiques humaines, antiques, modernes, chrétiennes, mythologiques même et plus ou moins mythiques, ne sont aucunement les termes ni d’une série discontinue ni d’une série continue. Car elles ne sont les termes d’aucune série linéaire. Elles ne sont point des termes qui s’annulent ou qui se nourrissent, au moins en ce sens, et qui se dépassent les uns les autres. Elles ne sont ni des écus qui s’empilent, inertes, ni les grains d’un chapelet, ni les grains, perles, d’un collier, ni les chaînons d’une chaîne, ni même les mailles d’un filet. Elles ne sont pas non plus les

6. “Le sort des métaphysiques n’est nullement lié au sort des physiques”, p. 1092.

bornes kilométriques (hectométriques pour les petites les métaphysiques *minores*) d'une sorte de route, de ruban de route linéaire qui serait la route départementale de la métaphysique de l'humanité.

Je mets route nationale pour donner à cette thèse sa plus haute expression. Et il y aurait même plusieurs ou une route internationale. Mais les grandes métaphysiques ne veulent aucunement être les jalons d'aucune route. Elles ne se veulent prêter à aucun dépassement d'aucune sorte. Et non plus au dépassement industriel, auquel on pense toujours, qui dans les temps modernes fascine tout le monde, qui fait comme une sorte d'immense et impérieux et inévitable précédent. Descartes n'a point battu Platon comme le caoutchouc creux a battu le caoutchouc plein, et Kant n'a point battu Descartes comme le caoutchouc pneumatique a battu le caoutchouc creux [...].

Comme les grandes et profondes races, comme les grandes et vivantes nations, comme les peuples, comme les langages mêmes des peuples, parlés, écrits, comme les arts inventés les grandes métaphysiques, les philosophies ne sont rien moins que des langages de la création. C'est une thèse métaphysique, et des plus grandes, que l'univers, j'entends l'univers sensible, est un langage que Dieu parle à l'esprit de l'homme, un langage par signes, un langage figuré, en d'autres termes, en termes spécifiquement chrétiens, que la création est un langage que le Dieu créateur parle à l'homme sa créature. Elle même comprise dans cette création. Mais faite à l'image et à la ressemblance de son Créateur. *Une immense bonté tombait du firmament*. Réciproquement les grandes philosophies, les grandes métaphysiques ne sont que des réponses, l'athéisme lui-même, qui est une métaphysique, est une réponse. Comme le blasphème est une réponse. Comme la malédiction remontante est une réponse. Vigny aussi fait une réponse. *Muet, aveugle et sourd au cri des créatures*. Les grandes métaphysiques sont des langages de la création" (1094-1095).

## 2. No hay replacement

"Et à ce titre elles sont irremplaçables. Elles ne peuvent ni jouer entre elles, ni se remplacer, ni se suppléer mutuellement, ni se *faire mon service* les unes les autres. Et ce qu'elles sont le moins, c'est interchangeables. Car elles sont les unes et les autres, toutes, des langages éternels. Dits une fois pour toutes, quand ils sont dits, et que nulle autre ne peut dire à leur place. La voix qui manque, manque, et nulle autre, qui ne serait pas elle, ne peut ni la remplacer, ni se donner pour elle, ni faire croire qu'elle est elle, ni la construire censément du dehors par subterfuges, échafaudages, artifices et fictions. Ce serait une folie que de croire et de s'imaginer par exemple qu'à défaut de la philosophie platonicienne et plotinienne une autre philosophie, quelque philosophie moderne, et ce serait proprement une barbarie, que si la philosophie platonicienne et la philosophie plotinienne avait manqué, avait fait défaut, avait répondu absent, avait omis de fleurir et de fructifier dans cet âge et dans cette race et dans ce peuple de l'humanité quelque autre philosophie, quelque philosophie chrétienne ou moderne eût pu venir à sa place et nous dire qu'elle était elle et nous faire croire que cela revenait au même. Pas plus qu'aucune humanité ne pouvait remplacer, suppléer l'humanité grecque et nous faire croire que cela fût revenu

au même. Et pour la même raison. Comme il n'y a ici aucuns dépassements, il n'y a aussi nuls remplacements non plus. Et je ne dis pas même des remplacements totaux et bout pour bout. Ce serait une folie que de s'aller imaginer qu'une métaphysique moderne puisse ainsi remplacer totalement, suppléer bout pour bout une métaphysique antique dans le chœur universel, ou aussi et aussi bien qu'une métaphysique antique païenne eût pu suppléer totalement la longue monodie hébraïque. Dans cet ordre ce qui vient est toujours unique, et ce qui manque, manque. Ce qui ne vient pas manque éternellement. Une race, un art, une oeuvre, une philosophie qui manque, manque éternellement. Une métaphysique de race et d'homme, de nature et d'oeuvre qui n'aboutit pas, qui ne rend pas, qui manque, fait éternellement faute. Si la philosophie antique platonicienne et plotinienne, comme la race hellénique une fois pour toutes n'était point venue au monde, elle manquait, et manquait éternellement. Et nulle de ses illustres successeurs ne la pouvait aucunement suppléer, je ne dis pas même totalement, je dis non pas même partiellement. Car ce serait encore une grossièreté que de croire et de s'imaginer qu'il peut y avoir, en une telle matière, des remplacements même partiels. Car il ne s'agit nullement, dans cet ordre, de parties et de tous qui se recouvriraient plus ou moins. Mais il ne s'agit que de tons. Une philosophie qui est, qui vient d'une tout autre race, est toujours une tout autre philosophie, étant d'un tout autre ton. Si la philosophie platonicienne et plotinienne antique n'était pas née d'une certaine race, d'un certain peuple, sous un certain ciel et dans un certain climat, elle manquait, et nulle autre philosophie, née d'une autre race, d'un autre peuple, sous un autre ciel et dans un autre climat ne la pouvait aucunement remplacer. Tout ainsi de la philosophie cartésienne, et de la philosophie kantienne, et de la philosophie bergsonienne. Un grand philosophe, nouveau, un grand métaphysicien, nouveau, n'est nullement un homme qui arrive à démontrer que chacun de ses illustres prédécesseurs séparément et tous ensemble, et notamment le dernier en date, était le dernier des imbéciles. C'est un homme qui a découvert, qui a inventé quelque aspect nouveau, quelque réalité, nouvelle, de la réalité éternelle; c'est un homme qui entre à son tour et pour sa voix dans l'éternel concert. Une voix qui manque, nulle autre ne la peut remplacer, et elle ne souffre pas d'être contrefaite. Non seulement elle ne peut pas être contrefaite par un imposteur, mais elle ne peut être ni refaite ni doublée par l'homme et par le peuple de la meilleure volonté. Le plus grand philosophe du monde, la plus grande philosophie du monde, grande en ellemême et par la considération de sa valeur intrinsèque et de son mécanisme intérieur propre, est aussi démunie qu'un enfant quand il s'agit de recréer d'une autre philosophie. Je ne dis pas seulement l'homme le plus savant, ce qui n'est que trop naturel, mais l'homme le plus grand homme. Car il est grand, mais il est autre. C'est ce qui fait qu'il n'y a jamais qu'un langage, un seul, pour chaque objet, qu'une parole à dire quand on veut dire ceci, ou cela.

Quiconque voudra parler du monde intelligible et du monde sensible, de la réalité idéale et de la passagère apparence, de l'ascension dialectique et de la symbolisation mythique, et de l'insertion des esprits ou des âmes dans les corps devra parler un langage de l'ancienne Grèce hellénique, un de ces langages nommés la philosophie platonicienne et la philosophie plotinienne. Quiconque

voudra parler de Dieu juste et jaloux, et d'un Dieu, unique, et de justice temporelle, poursuivie presque frénétiquement, et d'élection de peuple, et de la destination d'un homme et d'un peuple, éternellement il faudra qu'il parle le langage du peuple d'Israel. Quiconque voudra parler, de dieux et de beauté temporelle, de sagesse et de santé, d'harmonie et de divine intelligence, de la destination de la fatalité, de la cité, temporelle, éternellement il faudra qu'il parle le langage antique du peuple de Hellade. Quiconque voudra parler de chute et de rédemption, de jugement et de salut éternel, de Dieu fait homme et d'homme fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, d'un Dieu unique à personnes plurielles, d'un Dieu infiniment Créateur, infiniment toutpuissant, infiniment juste et infiniment bon, de communion éternelle, de cité éternelle et de charité, éternelle, éternellement il faudra qu'il parle le langage du peuple chrétien. Quiconque voudra parler de substance, de substance pensante et de substance étendue, d'idée claire et distincte, reprendre la preuve ontologique, parler de je pense donc je suis, éternellement il faudra qu'il parle le langage nommé philosophie cartésienne. Quiconque voudra parler je ne dis pas de critique tant peut-être que d'obligation morale, éternellement il faudra qu'il parle le langage nommé philosophie kantienne. Quiconque voudra parler de vie et de mouvement et de repos, et de la relation du mouvement au repos, et de la réalité du mouvement, de durée et de liberté réelle, de temps et d'espace, de leur non homogénéité et de leur non parallélisme et de la fabrication, secondaire, d'un temps spatial, des données immédiates de la conscience, généralement de toute réalité, d'action et de contemplation et de la relation de l'une à l'autre, de matière et de mémoire et de la relation de l'une à l'autre, particulièrement du corps et de l'esprit et de la relation de l'un à l'autre, de l'effort enfin, et particulièrement de l'effort musculaire, pour m'en référer au cours de cette année même, et aux leçons de ces semaines mêmes, et aux leçons qui paraîtront pour ainsi dire en même temps que ce cahier, éternellement il faudra qu'il parle le langage nommé philosophie bergsonienne" (1095-1098).

### 3. No hay *répétition*

"C'est ce qui fait, c'est une des causes et des raisons essentielles pour laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais, d'étoiles doubles au ciel de la philosophie; c'est une des raisons essentielles pour lesquelles un élève n'y signifie plus rien. De même que les grandes métaphysiques, et de même que les grandes philosophies ne se peuvent aucunement remplacer, l'une l'autre, de même les grands métaphysiciens et philosophes ne se peuvent pas doubler, l'un l'autre. De même que les grandes métaphysiques et de même que les grandes philosophies ne se peuvent aucunement remplacer, l'une l'autre, l'autre étant supposée défaillante, de même elles ne se recouvrent pas, jamais, et même elles ne jointent pas, et elles ne peuvent aucunement se doubler l'un l'autre, l'autre étant supposée existante et présente. Il est évident d'ailleurs que ces deux impossibilités sont solidaires, se tiennent, se comportent et se requièrent, qu'elles s'exigent l'une l'autre. De même que l'humanité n'a reçu aucun don, aucune faculté de substitution, de même qu'il ne fonctionne aucun remplacement, qu'il ne joue aucun service de remplacement dans, entre les métaphysiques et entre les philosophies, d'une métaphysique et d'une philosophie à l'autre, jeu qui par

définition consisterait à faire ou à permettre, à faire et à laisser faire qu'une philosophie et qu'une métaphysique se fit ou se laissât prendre pour une autre, de même il ne fonctionne aucun doublement, d'une métaphysique et d'une philosophie sur l'autre, il ne joue aucun service de doublement par lequel une métaphysique, une philosophie, étant la même qu'une autre, réussirait à se faire passer comme étant autre et non pas comme étant la même, réussirait enfin à se faire passer pour une métaphysique, pour une philosophie, comme les autres, au même titre que les autres. Pour une métaphysique et pour une philosophie autonome. C'est pour cela, premièrement qu'il y a eu des étoiles, et deuxièmement que l'on peut dire qu'il n'y a jamais eu d'étoiles doubles au ciel de la philosophie. De même qu'aucun remplacement n'est admis, de même il n'a jamais été délivré de *duplicatum*. Il n'y a point là de chargés de cours et de suppléants. Il y a des airs qui n'ont pas été joués; mais on n'a jamais joué deux fois le même air à l'humanité. Une voix qui donnerait une résonance, et que vous supposez n'exister pas, c'est-à-dire ne pas se faire entendre, ne sera éternellement pas suppléée par une autre voix, qui par définition de réalité donnerait une autre résonance. Une voix qui donne une résonance, et que vous supposez qui existe, c'est-à-dire qui se fait entendre, ne sera éternellement pas doublée par une seconde voix, par une autre voix qui par définition factice voudrait en même temps être la même, c'est-à-dire donner la même résonance. Un élève ne signifie plus rien. Le plus grand des élèves, s'il est seulement élève, s'il répète seulement, s'il ne fait que répéter, je n'ose pas même dire la même résonance, car alors ce n'est plus même une résonance, pas même un écho, c'est un misérable décalque, le plus grand des élèves, s'il n'est qu'élève, ne compte pas, ne signifie absolument plus rien, éternellement est nul. Un élève ne vaut, ne commence à compter que au sens et dans la mesure où lui-même il introduit une voix, une résonance nouvelle, c'est-à-dire très précisément au sens et dans la mesure même où il n'est plus, où il n'est pas un élève. Non qu'il n'ait pas le droit de descendre d'une autre philosophie et d'un autre philosophe. Mais il en doit descendre par les voies naturelles de la filiation, et non par les voies scolaires de l'élevage. Une métaphysique, une philosophie a toujours le droit, et peut-être, souvent, le devoir, et sans doute ne peut-elle pas faire autrement, d'être naturellement la fille, la filleule, la filiale d'une métaphysique et d'une philosophiematernelle, marraine, aïeule : en aucun cas elle n'a le droit d'en être scolairement l'élève. Il y a ici, au point de vue où nous nous sommes trouvés situés, une différence capitale entre la relation naturelle du père au fils et la relation, quand elle est scolaire, du maître à l'élève" (1098-1100).

### *Final y resumen*

La tesis de Péguy dice, positivamente: "Rien n'est donc aussi faux que de se représenter la succession des métaphysiques et des philosophies dans l'histoire du monde comme une succession linéaire, comme une chaîne ininterrompue, continue ou discontinue, toujours linéaire, dont chaque maille annulerait ou dépasserait la maille immédiatement précédente".

Y negativamente: "Mais il faut se représenter l'ensemble des grandes métaphysiques dans l'histoire et dans la mémoire de l'humanité, l'ensemble des grandes philosophies, seules dignes de ce grand nom de métaphysiques et de philosophies, comme l'ensemble des grands peuples et des grandes races, en un

mot comme l'ensemble des grandes cultures : comme un peuple de langages, comme un concert de voix qui souvent concertent et quelquefois dissonent, qui résonnent toujours. Et qui n'existent et ne méritent que comme donnant une résonance"(1100).

(B) En segundo lugar, lo que la tesis de Péguy afirma. Toda gran metafísica es un *événement* y una *réussite*.

1. Es un *événement*, un acontecimiento, es decir, algo que ocurre y podría no haber ocurrido. El *événement*, como el *Ereignis* alemán, no se puede prever, ni preparar, no está en nuestra mano. Ocurre simplemente. Los textos son claros.

“Une métaphysique, une philosophie, un art, un peuple, une race, une culture, est de l'ordre de l'événement. C'est un événement, qui arrive, ou qui n'arrivait pas, que l'on fait, qui se fait, ou qui ne se faisait pas. Quand c'est fait, c'est fait une fois pour toutes. En ce sens qu'on ne redouble pas, mais non pas en ce sens qu'on ne peut pas le perdre. Quand ce n'est pas fait, il se peut que ce ne soit fait jamais, que ce soit raté une fois pour toutes” (1101-1102).

En un texto posterior, escribe Péguy sobre *l'événement*: “Rien n'est mystérieux comme ces points de conversions profonds, comme ces bouleversements, comme ces renouvellements, comme ces recommencements profonds. C'est le secret même de l'événement. On s'acharnait avec ce problème. Et on n'arrivait au rien... Et puis tout d'un coup il n'y a rien eu et on est dans un nouveau peuple, dans un nouveau monde, dans un nouvel homme”<sup>7</sup>.

Y en *Notre jeunesse*: “Ce qu'il y a de plus imprévu, c'est toujours l'événement. Il suffit d'avoir un peu vécu soi-même hors des livres des historiens pour savoir, pour avoir éprouvé que tout ce qu'on monte est généralement ce qui arrive le moins, et ce qu'on ne monte pas est généralement ce qui arrive”<sup>8</sup>.

2. Toda gran metafísica es también una *réussite*. Esta palabra hace referencia al juego. Como cuando decimos: ¡me ha tocado! (en la lotería), o: me ha salido bien (la partida de ajedrez), o: ¡lo he logrado! (en una empresa azarosa). Su sentido es, pues, muy semejante al de *événement*. No siempre me toca, no siempre me sale, no siempre lo logro.

“Il n'y a qu'un mot à dire, et les personnes qui savent et qui ont réfléchi combien les opérations du jeu entrent profondément dans les opérations de la vie, les personnes qui ont pensé un peu à cette entrée, à cette pénétration, si inquiétante et si profondément, si naturellement et si tranquillement immorale, si mystérieuse, ne seront point étonnées que ce mot soit un mot qui a pris particulièrement un sens tout particulier dans un jeu, et dans le jeu qui est devenu comme le représentant éminent et comme le symbole essentiel du jeu, comme le symbole même de la passion et de la tentation du jeu, ce même jeu y étant appliqué, n'y servant souvent que d'instrument à des superstitions de devineresse et à des essais de calculs de la destination, il n'y a qu'un mot à dire: une métaphysique, une philosophie, un art, une race, un peuple, une oeuvre est une

7. *Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne. Oeuvres*, B, 1912, p. 303.

8. *Oeuvres*, B, 1910, p. 620.

réussite. Je n'emploie pas seulement ce mot dans son sens de jeu. Mais je l'emploie dans son sens de jeu. Et ce n'est pas seulement une réussite. Mais c'est inéluctablement une réussite. Comme toute vie”.

Y termina: “Cela vient en événement, ou cela ne vient pas. Nulle métaphysique, nulle philosophie, nulle religion, ne peut faire faire son service par une autre. Nulle aussi ne peut faire le service d'un autre” (1103-1104).

### *Final y resumen*

Nuestro texto, *Bar Cochebas*, termina con unas páginas de resumen, que resaltan, primero, negativamente, que, excepto en el campo de la ciencia, no hay realmente progreso. “Quand il s'agit vraiment de métaphysiques et de philosophies, quand il s'agit de théories, ni dépassement ni doublement. Ni progrès linéaire ni faculté de retour. L'humanité dépassera les premiers dirigeables comme elle a dépassé les premières locomotives. Elle dépassera M. Santos-Dumont comme elle a dépassé Stephenson. Après la téléphotographie elle inventera tout le temps des graphies et des scopies et des phonies, qui en seront pas moins *télé* les unes que les autres, et l'on pourra faire le tour de la terre en moins que rien. Mais ce ne sera jamais que la terre charnelle. Et on ne voit pas que nul homme jamais, ni aucune humanité, en un certain sens, qui est le bon, puisse intelligemment se vanter d'avoir dépassé Platon. Je vais plus loin. J'ajoute qu'un homme cultivé, vraiment cultivé, ne comprend pas, ne peut pas même imaginer ce que cela pourrait bien vouloir dire que de prétendre avoir dépassé Platon” (1106).

El resumen afirma, en segundo lugar, positivamente, en el campo de la cultura, el *événement* y la *réussite*. “Un homme, un oeuvre, une culture est une réussite, appartient à l'ordre de l'événement” (1106).

Ahora bien *événement* quiere decir *precariedad*. Lo que ocurre puede no ocurrir. Esta es la idea que resalta cada vez más Péguy en este texto y en otros posteriores. “Dans cet ordre tout ce qui est fait est fait et peut se défaire, se perdre. Et au contraire tout ce qui est perdu est irrémédiablement perdu et ne peut se rattraper [...]. On sait ce que l'on perd. On ne sait jamais ce que l'on rattrapera” (1106 y 1107).

Platón, por ejemplo. “C'est enfin pour cela qu'il est permis de dire que dans cet ordre les pertes sont irréparables. Si Platon n'était point venu, n'était point né, n'avait point parlé, une fois, si cette voix, si le langage nommé la philosophie platonicienne et plotinienne une fois, cette fois, n'avait point résonné, généralement si le peuple et la race, les hommes et les dieux, si la Grèce antique elle-même n'était point née, une fois, si elle n'était pas venue, au monde, cette fois, si ce langage n'avait pas sonné dans l'histoire du monde, si le talon de cette race et la résonance de ce pas n'avait pas sonné sur le pavé du monde, si la Grèce antique n'avait point prononcé une fois pour toutes la parole antique, par quelles misérables mixtures prétendues scientifiques, par quelles pauvres combinaisons, scientifiques même véritablement, qui eût rien pu faire de comparable à cette invention merveilleuse” (1107).

La pérdida de la cultura helénica, la pérdida del cristianismo en el mundo moderno, serían irreparables. “De telles pertes sont irréparables. Une diminution générale de la culture, un réenvahissement de la barbarie nous enseignent assez, nous font assez voir et mesurer quelle était la valeur et le sens, quel était le prix, le rare prix de la culture antique, éminemment de la culture hellénique, depuis quelques années seulement qu’une poussée de la démagogie primaire politique et de la démagogie scolaire intellectuelle moderne, basement utilitaire, l’a fait chasser de nos enseignements. A la grandeur du défaut, à la grandeur de ce qui nous manque, aujourd’hui déjà, nous pouvons mesurer la grandeur de la perte. Demain, et infiniment plus, et infiniment autrement, quand la même poussée, s’attaquant successivement à toutes les cultures qui ont fait la grandeur et la force et la moelle de l’humanité, aura commencé de ruiner dans les consciences un christianisme quinze et vingt fois séculaire [...], alors nous verrons, et nous pourrons mesurer ce que nous aurons perdu” (1107-1108).

Nótese bien, avisa Péguy, quien pierde no es el helenismo, no es el cristianismo, somos nosotros los que perdemos. “Quand nous voyons et quand nous constatons qu’une métaphysique, une religion, et qu’une philosophie est perdue, ne disons pas seulement qu’elle seule est perdue. Sachons voir et constater, osons dire qu’en face et par contre, ensemble et en même temps, c’est nous aussi, qui d’autant, sommes perdus” (1108). “Quand le groupe des métaphysiques et des religions décroît derrière des côtes que l’humanité ne reverra sans doute jamais, en vérité ne nous réjouissons pas: car symétriquement et solidement c’est nous aussi qui décroissons” (1109).

## II. UN POÈTE L’A DIT...<sup>9</sup>

En este texto, Péguy comenta “la proposición de *Bar-Cochebas*”, o sea, la tesis moderna del progreso, a la que él opone su propia proposición: “de la soberanía de l’événement”.

Péguy ha encontrado en Pascal, en su *Traité du vide*, este texto: “L’humanité est comme un (seul) homme qui vieillit”. Esta afirmación de Pascal coincide por desgracia con la tesis del progreso del mundo moderno y Péguy se siente obligado a oponerse a su venerado Pascal. “Il faut avoir le courage de dire et de savoir reconnaître, que Pascal, ici et dans ces limites, est de l’autre côté, qu’il est chez l’adversaire, qui n’est pas seulement notre adversaire, qui est aussi, au moins autant, le sien” (145).

A esta proposición de Pascal, que es también la del mundo moderno, opone Péguy su propia proposición. “La proposición que nous avons précisément opposée, dès l’abord, dès le premier abord, à la proposition du progrès; la proposition maîtresse que nous avons opposée à la proposition maîtresse des adversaires, à la proposition, maîtresse, du progrès linéaire indéfini, continu ou discontinu, perpétuellement poursuivi, perpétuellement poussé, perpétuellement obtenu et acquis, perpétuellement consolidé. C’est la proposition que nous avons indiqué pour la première fois dans le *Bar-Cochebas*, indiqué seulement; la proposition des résonances des voix” (145).

9. Collection Blanche, Gallimard, Paris, 1953, pp. 144-150.

La proposición peguiana: que no hay progreso, sino resonancia de voces, incluye su otra proposición: “de la souveraineté de l'événement”.

“Si en effet chaque homme (j'entends digne de ce nom), si chaque peuple (dans le même sens et sous la même réserve), si chaque nation, chaque race, toute culture donne à sa date sa voix, la résonance unique et temporellement inimitable de sa voix dans le concert universel [...], dans le concert humain, dans le concert de l'humanité [...], si chacun parle à son tour et à sa date [...], si chaque voix de la création résonne à son heure, se fait entendre à sa date et à son tour, il est évident qu'il faut et qu'il suffit par suite et en retour qu'un homme en retour, qu'une race, une culture, une autre, vienne et paraisse à tel point de l'écoulement de la durée, à tel moment de la vie du monde, à tel point de ce que nous avons nommé et continuerons de nommer l'événement [...] (147-148).

“Mais il suffit qu'un homme, une race, un peuple, une culture ne naisse pas après, naisse avant une autre, soit antérieur, pour qu'irrévocablement il ne connaisse pas, aucunement, cet autre, cet ultérieur, ce suivant, pour qu'il ne puisse aucunement le connaître, pour que temporellement il n'en ait, il n'en puisse irrévocablement avoir aucune connaissance [...]. Le plus civilisé, le plus cultivé, le plus poussé, le plus avancé des Egyptiens de l'ancienne Egypte ignorait le *Timée*. Il ne le connaissait pas, aucunement [...]. Cette voix, unique, n'avait pas parlé encore. Elle n'avait point encore sonné. Elle n'avait pas résonné, donné sa résonance unique dans le peuple des voix, dans les nations des résonances [...]. Le plus civilisé, le plus cultivé, le plus poussé, le plus avancé des anciens Grecs et des Platoniciens ignorait les *Evangiles*. Parce que cette voix n'avait pas encore retenti dans le monde”. (148-150).

Y Péguy puede terminar asentando su proposición. “L'ensemble de toutes ces propositions, principale et subsidiaires, qui forment un ensemble, une famille de propositions, fera aussi tout un cahier sans doute, peut-être plusieurs, que sans doute nous intitulerons: *de la souveraineté de l'événement*, parce que telle en sera en effet la marque et la préoccupation intérieure centrale. Ce que c'est que l'événement. Puis qu'il est souverain” (149).

DR. JOAN PEGUEROLES, S.I.  
*Universitat Ramon Llull*